
SEMAINE RELIGIEUSE

DE

QUÉBEC

ET

BULLETIN DES OEUVRES DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

SOMMAIRE

Calendrier de la semaine, 401. — Quarante-Heures, 401.

Partie non officielle : CAUSERIE DE LA SEMAINE : Vocation surnaturelle de la famille, 402. — Une lettre inédite de saint Vincent de Paul, 405. — CHRONIQUE DIOCÉSAIN, 407, — VARIÉTÉS : La première dépêche, 408.

Bulletin social : Lettre pastorale de S. G. Mgr Olivier-Elzéar Mathieu, 412.

CALENDRIER DE LA SEMAINE

Dimanche, 29 février. — II du Carême, 1^{el}.
Lundi, 1 mars. — De la férie.
Mardi, 2. — De la férie.
Mercredi, 3. — De la férie.
Jeudi, 4. — S. CASIMIR, conf.
Vendredi, 5. — De la férie.
Samedi, 6. — STES PERPÉTUE ET FÉLICITÉ, martyres.
Dimanche, 7. — III du Carême, 1^{el}.

QUARANTE-HEURES

2 mars, Séminaire de Québec. — 4, St-Casimir. — 6, Couvent de Lotbinière.
— 7, Collège de Ste-Anne de la Pocatière.

PARTIE NON OFFICIELLE

CAUSERIE DE LA SEMAINE

VOCATION SURNATURELLE DE LA FAMILLE

III

SA NÉCESSITÉ

Nous n'hésitons pas à affirmer que l'économie de l'ordre surnaturel est sage et digne des attributs divins ; nous ajoutons même qu'elle est d'une impérieuse décence ; que Dieu paraîtrait moins Dieu, si, créant le monde tel que nous le voyons, il reléguait l'homme dans les limites étroites de l'ordre naturel. La vie surnaturelle, si gratuite qu'elle soit du côté de l'homme, s'impose à Dieu dans l'hypothèse de la création comme une bienveillante réclamation de sa sagesse, de sa majesté et de sa libéralité.⁽¹⁾ Un peu de réflexion suffit pour nous en convaincre.

Si nous portons nos regards autour de nous pour analyser et comparer les choses, il est impossible de ne pas voir combien les êtres sont liés et subordonnés les uns aux autres. Interrogeons le chimiste qui manipule la matière et la réduit en ses éléments ; le minéralogiste qui la classe en ses espèces naturelles ; le bactériologiste qui, armé de son microscope et de ses réactifs, cherche à reconnaître et à distinguer les plus petits organismes vivants ; le paléontologiste qui fouille les entrailles de la terre pour ordonner scientifiquement les débris des espèces disparues ; le botaniste et le zoologiste qui, dans leur sphère d'étude, ont réussi à établir un classement méthodique des plantes et des animaux. Demandons-leur ce qui les frappe davantage dans l'étude de la nature. Ils nous répondront que c'est l'ordre et l'harmonie des êtres, l'enchaînement et la subordination des espèces et des genres : ordre, harmonie, enchaînement et subordination démontrant clairement la Sagesse du Créateur et du Modérateur de ce monde.

(1) Nous disons que c'est une bienveillante réclamation, car nous ne voulons pas affirmer qu'il y a stricte nécessité même hypothétique. Dieu reste libre de donner sa grâce à qui il veut et dans la mesure qu'il juge opportune.

Or, si la Sagesse divine a si bien gradué tous les êtres, depuis l'atome imperceptible qui forme la matière jusqu'à l'homme qui, par son intelligence, domine la création tout entière, doit-elle s'arrêter là, et marquer ainsi la limite suprême de sa puissance coordonatrice? — Cette puissance, qui est infinie, ne demande-t-elle pas, au contraire, avec une instance qui ébranlerait une liberté moins généreuse que la sienne, que cette échelle des êtres se continue jusqu'à Dieu, et qu'au dessus de l'homme naturel il y ait encore de nombreux échelons pour y asseoir, en degrés indéfinis, d'abord l'homme surnaturalisé par la grâce, puis l'homme divinisé par la gloire, et, finalement au sommet, pour relier l'Infini au fini, Dieu humanisé par l'Incarnation? Cet enchaînement, qui part de Dieu et se poursuit dans tous les êtres, sans aucune solution de continuité, ne répond-il pas mieux à ce que réclame la Sagesse divine dans sa manifestation par ses œuvres?

Il n'y a qu'une philosophie mesquine et bornée qui puisse systématiquement restreindre les intentions divines dans la création aux seules exigences de l'ordre naturel. Elle ne se contente pas de diminuer la Sagesse de Dieu, elle attende encore à sa dignité souveraine.

Il ne sied guère à la Majesté divine d'assumer le rôle vulgaire d'un collectionneur de bagatelles. Et, c'est apparemment ce qui résulterait de l'absence de tout ordre surnaturel. Dieu aurait-il par hasard créé l'univers pour se procurer le pitoyable spectacle d'une série incomplète d'êtres bornés, rangés par ordre de grandeur et se débattant sous ses yeux attentifs dans le cercle restreint de leur activité? C'est là une conception enfantine digne de hanter un cerveau en voie de formation ou en décrépitude de démence ou de vieillesse, mais indigne d'un esprit réfléchi et plus indigne encore de la Sagesse infinie.

Si, de l'univers, doit plutôt s'élever un chant à la gloire de Dieu, il faut, pour qu'il soit une louange digne de lui, que ce chant soit pénétré d'harmoniques célestes et s'exhale de lèvres divinisées par la grâce. Si hautes que puissent paraître de la terre les envolées naturelles de quelques âmes d'élite, elles ne laissent pas cependant d'être basses pour qui les regarde des hauteurs du ciel. Elles sont en outre si rares, et leur marche est si pénible et si incertaine, qu'elles ne sauraient reléguer dans l'ombre les

bassesses et le terre-à-terre de tant d'autres esprits. En tout cas, la gloire que Dieu tirerait de la plus haute félicité naturelle de sa créature serait toujours bornée et indigne de sa majesté parce que la bonheur naturel, si haut soit-il, est toujours inférieur à la félicité surnaturelle.

L'ordre naturel n'explique Dieu qu'à moitié. Il ne fait voir, sans le surnaturel, ni ce que sa sagesse ni ce que sa majesté ont d'infini. A plus forte raison, en est-il de même de sa libéralité.

Quand Dieu agit, son action doit être divine sous toutes ses faces, et elle doit trouver sa mesure entière dans la sublimité de ses perfections, et non à l'extérieur, car alors il serait dépendant. Or, pour tirer l'être du néant, l'acte créateur met sans doute en jeu une puissance infinie ; mais il ne suppose de lui-même qu'une libéralité limitée, puisque les largesses divines se mesurent dans cet acte aux exigences naturelles de chaque être. Aussi, faut-il, pour rendre l'acte créateur divin sous tous ses rapports, et dans la puissance qu'il exige et dans la libéralité qu'il suppose, que l'intention créatrice se double d'une intention surnaturalisante. Dès que l'homme, en qui se résume la création terrestre, reçoit avec l'existence une vocation gratuite et des dons surnaturels, la libéralité divine apparaît dans tout l'éclat de son indépendance et de sa générosité infinies : elle prend en elle-même, et non dans la créature, la mesure de ses largesses. La création devient mieux alors une manifestation de ce qu'il y a d'indépendant, d'infini et de divin dans la puissance, la sagesse, la majesté et la liberté du Créateur.

On ne saurait donc en disconvenir : Dieu se devait en quelque sorte d'appeler l'homme à vivre dans le ciel de sa vie divine et de lui fournir sur la terre les moyens surnaturels nécessaires pour qu'il s'y prépare. Il n'y a qu'un Dieu imaginable par la raison soucieuse d'éviter le dédale des contradictions : c'est le Dieu que nous révèle le Christianisme ; Dieu souverain trouvant sa complaisance dans son éternelle majesté ; Dieu puissant et bon, créant l'homme pour se donner à lui dans toute l'étendue de son infinie libéralité.

Si donc la vie humaine doit être divinisée par la grâce, il faut nécessairement reconnaître pour la famille une vocation et une mission surnaturelles. Car, il faut que l'homme sache la

n
qu
me
rai
Ré
ajo
mo
fon
peu
et
C'e
trav
rieu
son

men
de s
sign
que
la S
Père
la le

De l

lettr
mais
Duc
en p
chiru
le M
Méd

noblesse de son origine et la hauteur de ses destinées ; il faut qu'il connaisse ses moyens d'action et qu'il en apprenne le manie-ment. Les vérités d'ordre surnaturel dépassent la capacité de la raison et, pour être connues, elles exigent du côté de Dieu la Révélation, et du côté de l'homme la Foi. A la Foi, celui-ci doit ajouter l'Espérance ou la confiance pratique en l'efficacité des moyens fournis par la grâce, puis la Charité, qui est la mise en fonction de la vie surnaturelle. Ces vertus, bien qu'infuses, ne peuvent se réveiller et produire leurs effets sans un enseignement et un entraînement qui s'emparent de l'homme dès son bas âge. C'est à la famille qu'il appartient tout d'abord d'accomplir ce travail.

Pour cela, il faut qu'elle ait conscience de sa vocation supérieure et qu'elle soit, dans sa constitution, dans son esprit et dans son action, surnaturelle et chrétienne.

Roméo GUIMONT, ptre

UNE LETTRE INÉDITE DE S. VINCENT DE PAUL

Le révérend Père Alexis, notre distingué collaborateur, actuellement en France, vient de découvrir à Toulouse une lettre authentique de saint Vincent de Paul, écrite sous sa dictée par un secrétaire et signée de lui : " Comme cette lettre, dit le R. Père, n'a pas encore, que je sache, été publiée, je l'envoie en régal de choix aux lecteurs de la Semaine religieuse de Québec." Nous remercions le révérend Père Alexis de sa délicate attention à notre égard. Voici le texte de la lettre de saint Vincent de Paul :

A Monsieur Get.

De Paris, ce 23 9bre 1657.

Monsieur,

La grâce de N. S. soit avec vous pour jamais. J'ai reçu votre lettre du 13. J'ai parlé à Mr *Dismaristy* (?) Intendant de la maison de Mgr le duc de Richelieu qui m'a dit que le dit Seigneur Duc écrira à Mr de Ternis qu'il laisse Mess les Administrateurs en possession de mettre et de changer en l'hôpital les médecins et chirurgiens qu'ils jugeront à propos, sans les obliger de recevoir le Médecin Royal. Ce qui se fera, dit-il, d'autant plus que le Médecin Royal ne l'a pas voulu croire lorsque, poursuivant à

Paris son brevet, il voulut le détourner d'y comprendre l'hôpital. Ne parlez pas de cecy.

Je suis bien aise que Mr Huguier soit retourné à Toulon.

Je tascherai de vous envoyer la semaine prochaine une lettre de change de Mr Symonis pour les 160 livres de Mr Stille, et les 148 livres que Mr Huguier a fourni aux forçats. Je vous prie cependant de m'en envoyer le compte par le menu, depuis le dernier que nous avons payé.

Vous ferez bien de supprimer la lettre que je vous ai envoyée pour Mr le Président Capil pour les raisons que vous me marquez.

Je serais fort consolé de vous décharger de la conduite parce que vous le désirez. Mais je ne le puis sans faire grand préjudice à la maison et aux affaires dont vous avez le soin. L'intelligence et la sagesse que Dieu vous a données paraissent trop dans le bon ordre que vous y mettez et je ferais conscience de les confier à d'autres tandis que vous serez en état de continuer comme vous l'êtes, grâces à Dieu. Il ne faut pas tant s'arrêter à l'avis des médecins qui ne sont que trop complaisans et qui ne regardent d'autres biens que la santé du corps. Il y a tantôt douze ans que vous êtes à Marseille. L'air ne vous y a pas été nuisible jusqu'à présent, et un autre air ne vous aurait pas garanti du mal qui vous est arrivé aux yeux, car à Paris il en arrive souvent de semblable. Les maladies viennent partout quand Dieu les envoie ; et je ne vois pas que, pour les éviter, les grands du monde quittent leurs villes et leurs provinces, non plus que les prélats leurs diocèses et les curés leurs bénéfices. C'est pourquoi, Monsieur, je vous prie au nom de N. S. d'avoir patience, au moins quelque temps, surtout jusqu'à ce que nous ayons mis quelque ordre aux affaires de Barbarie ; et alors, si vous le voulez absolument, nous tascherons d'envoyer quelqu'un à votre place.

Nous faisons étudier la philosophie à votre bon frère, et puis nous en ferons un théologien et, Dieu aidant, un bon missionnaire pour le service de son Église.

Voici une lettre pour le père de feu Mr Fratbas et une que Mr Levacher vous écrit. Je vous prie de nous envoyer la caisse qu'il vous a laissée.

Je suis en N.-S.,

Monsieur,

Votre très humble serviteur,

VINCENT DEPAUL

CHRONIQUE DIOCÉSAINÉ

Assemblée de la Société de Saint-Vincent de Paul.—Dimanche soir, le 22 février, la Société de Saint-Vincent de Paul de Québec tenait sa première assemblée générale pour l'année 1920, dans la grande salle du Patronage, côte d'Abraham. Mgr Joseph Hallé, préfet apostolique de l'Ontario-nord, était l'hôte d'honneur de la Société.

Sur l'estrade on remarquait M. C.-J. Magnan, président général de la Société, au Canada ; M. le chanoine R. Guimont, aumônier général de la Saint-Vincent de Paul à Québec ; le R. Père Charlebois, provincial des Oblats, les RR. Pères Calmein, Plamondon et Debeauquesne, du patronage St-Vincent de Paul.

Après quelques mots de remerciements de M. Magnan à l'adresse de Mgr Hallé, ancien aumônier de la Société, M. le Secrétaire général fit la lecture du rapport de la dernière séance et celui de l'année 1919.

Il est dit dans ce rapport que les recettes pour 1919 ont été de \$99,345.02. Les dépenses se chiffrent à \$91,896.24.

M. J.-N. Gastonguay, président du Comité " Dieu et Patrie ", présenta ensuite à Mgr Hallé la somme de \$10,000, résultat des souscriptions organisées par ce comité.

En réponse, Mgr Hallé adressa à tous ceux qui avaient contribué à cette souscription le plus cordial merci.

" Ce merci qui sort de mes lèvres ce soir, dit-il, est formulé dans mon âme par l'âme de tout un petit peuple, un peuple qu'on pourrait appeler grain de sénévé, mais peuple destiné à devenir grand dans cet Ontario-nord, qui peut contenir un million d'âmes.

" Merci au nom de l'Église catholique qui a besoin d'argent pour bâtir chapelles, écoles et églises.

" Merci au nom des colons travailleurs et honnêtes, mais pas encore riches.

" Merci au nom des mères et des enfants qui jouiront de la maison de Dieu, qui verront de beaux ornements achetés avec le fruit de votre charité.

" Merci au nom du Préfet apostolique qui aura de quoi vivre pendant quelques années, s'il n'est pas obligé de tout dépenser immédiatement.

" Merci au nom du Sacré-Cœur de Jésus qui brûle du désir de planter une nouvelle vigne dans ce champ préparé par son Père depuis des siècles."

Le R. P. Charlebois parle ensuite des Missions et fait appel à la charité publique. Les Oblats, dit-il, sont toujours prêts à se consacrer à l'œuvre de Dieu, mais, là comme ailleurs, l'argent est nécessaire, surtout dans les missions chez les Sauvages qui sont

dénuées de toutes ressources. Le dernier orateur fut M. le chanoine Guimont qui félicita Mgr Hallé, pour le travail déjà accompli et lui souhaila de nombreuses et heureuses années dans son œuvre apostolique.

L'assemblée se termina par le Salut du Saint-Sacrement chanté par Mgr Hallé.

Pour Rimouski.—Son Éminence le cardinal Bégin, Sa Grandeur Mgr Roy, MM. les abbés Alphonse Gagnon et Ernest Martel, de l'archevêché, sont partis pour Rimouski, lundi matin le 23 février. Son Éminence y a donné la consécration épiscopale à S. G. Mgr Léonard, évêque de Rimouski, mercredi matin, le 25 février, en la fête de saint Mathias.

S. G. Mgr Mathieu.—S. G. Mgr Mathieu, archevêque de Régina, est arrivé à Québec, samedi soir, le 21 février. Sa Grandeur est partie mardi matin pour Rimouski où elle a assisté au sacre de Mgr Léonard.

Honneurs pontificaux.—Le Saint-Siège vient de décorer quelques citoyens éminents de notre diocèse. Ce sont : MM. A.-B. Dupuis, de Québec, et Pierre-Georges Roy, de Lévis, qui ont reçu le titre de Commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand ; MM. Joseph Gauthier, Cyrille Robitaille, Nazaire Fortier, de Québec, et Bénoni Lelime, directeur de l'École commerciale de Lyster, qui ont été faits Chevaliers du même Ordre. La *Semaine religieuse* est heureuse de féliciter les nouveaux décorés, dont quelques-uns sont depuis longtemps mêlés aux œuvres de l'Action Sociale Catholique.

VARIÉTÉS

LA PREMIÈRE DÉPÊCHE

Ce jour-là, nous avons fait une petite partie de barres en sortant du collège, et comme une petite partie de barres en amène toujours une grande, il était beaucoup plus tard que je ne l'aurais voulu quand je me décidai à entrer à la maison.

De la place d'Armes à la rue des Tanneurs, où nous demeurions alors, je courus sans m'arrêter, mes livres dans ma ceinture, ma casquette entre les dents. Toutefois, arrivé dans l'escalier, je pris haleine une minute, juste le temps d'inventer un mensonge pour faciliter mon entrée : sur quoi, je sonnai brusquement :

— Bonjour, Daniel, me dit mon père en venant m'ouvrir, tu viens bien tard, mon ami.

Je commençai à débiter mon joli conte avec effronterie ; mais le cher homme ne me laissa pas achever, et, m'attirant sur sa poitrine, il m'embrassa longuement et silencieusement. Moi qui m'attendais à une forte sermon, pensez que cet accueil me surprit. Ma première idée fut que nous avions du monde à diner. Je savais par expérience qu'on ne me grondait jamais ces jours-là. Mais, en entrant dans la salle à manger, je vis tout de suite que je m'étais trompé. Il n'y avait que trois couverts sur la table, celui de mon père, celui de la petite et le mien.

— Est-ce que ma mère ne dîne pas avec nous ? demandai-je, étonné.

— Ta mère est partie, Daniel, me répondit mon père d'une voix douce ; elle est à Narbonne, ton frère l'abbé est très malade.

Puis, voyant que j'étais devenu pâle, il ajouta pour me rassurer, presque gaiement :

— Quand je dis très malade, c'est une façon de parler... On nous a écrit que l'abbé était au lit... Tu connais ta mère... Elle a voulu partir... En somme, ce ne sera rien... Allons, mets-toi là et mangeons... Je meurs de faim...

Je m'atblai sans mot dire, mais j'avais le cœur bien gros et toutes les peines du monde à retenir mes larmes en pensant que mon frère l'abbé était très malade.

Nous dînâmes tristement... Nous étions loin les uns des autres... Personne ne parlait... La petite, perchée sur sa chaise haute, pataugeait librement dans son assiette sans qu'on s'occupât d'elle ; mon père mangeait vite, buvait à grands coups, puis s'arrêtait subitement, et songeait...

Pour moi, immobile au bout de la table et comme frappé de stupeur, je me rappelais les belles parties de campagne que l'abbé me faisait faire lorsqu'il venait à la maison. Je le voyais, retroussant bravement sa soutane pour m'apprendre à franchir les fossés. Je me souviens aussi du jour de sa première Messe, où toute la famille assistait ; comme il était beau quand il se retournait près de nous, les bras étendus, en disant : *Dominus Vobiscum !* d'une voix si douce que ma mère en pleurait de joie...

Maintenant, je me le figurais là-bas, dans cet affreux Narbonne, couché, malade, loin de tous, et ce qui redoublait mon chagrin de le savoir ainsi, c'est une voix que j'entendais me crier du fond de mon cœur :

— Dieu te punit, c'est ta faute ; il fallait rentrer tout droit ! il ne fallait pas mentir !

Et, plein de cette effroyable pensée que Dieu, pour me punir, allait faire mourir mon frère, je me désespérais en moi-même, disant :

— Jamais ! non jamais je ne jouerai plus aux barres en sortant du collège !

Le repas terminé, on alluma la lampe, et la veillée commença...

Sur la nappe, au milieu des débris du dessert, la petite avait renversé sa bergerie et s'amusa en silence, tout heureuse de voir qu'on oubliait de la coucher ; mon père lisait près d'elle... Moi, j'avais ouvert la fenêtre et j'étais accoudé au balcon.

C'était un soir d'août. L'air était lourd, la chaleur accablante... On entendait les bonnes gens d'en bas rire et causer devant leur porte, et les tambours du fort Saint-Yves battre dans le lointain...

J'étais là depuis quelques instants, pensant à des choses tristes et regardant vaguement dans la nuit, quand un violent coup de sonnette m'arracha du balcon brusquement. Je regardai mon père avec effroi, et je crus voir passer sur mon visage le frisson d'angoisse et de terreur qui venait de m'envahir.

— On sonne ! me dit-il presque à voix basse.

— Restez, père, j'y vais !

Et je m'élançai vers la porte.

Un homme était debout sur le seuil. Je l'entrevis dans l'ombre, me tendant quelque chose que j'hésitais à prendre.

— C'est une dépêche !... fit-il.

Une dépêche ! Grand Dieu !... Je la reçus en frissonnant, et déjà je repoussais la porte ; mais l'homme la retint avec son pied et me dit froidement :

— Il faut signer.

Il fallait signer !

— Qui est là, Daniel ? me cria mon père à ce moment.

Je répondis :

— Rien ! c'est un pauvre !

Et, faisant signe à l'homme de m'attendre, je courus à ma chambre, je trempai ma plume dans l'encre, à tâtons, puis je revins.

L'homme me dit :

— Signez là !

Je signai d'une main tremblante à la lueur des lampes de l'escalier ; ensuite, je fermai la lampe et je rendrai, tenant la dépêche cachée sous ma blouse — oh ! oui, je te tenais cachée sous ma blouse, dépêche de malheur ! — je ne voulais pas qu'un autre que moi pût te voir ; car je savais ce que tu venais nous annoncer et tu ne m'appris rien de nouveau — tu ne m'appris rien que mon cœur n'eût déjà deviné.

— C'était un pauvre ? me dit mon père en me regardant.

Je répondis sans rougir :

— C'était un pauvre.

Et, pour détourner ses soupçons, je repris ma place à la croisée. J'y restai encore quelque temps, ne bougeant plus, ne parlant plus, serrant contre ma poitrine ce papier qui me brûlait comme du feu... Par moments, j'essayais de me donner du courage ; je me disais :

— Qu'en sais-tu... ? C'est peut-être une bonne nouvelle... , il est peut-être guéri... , etc.

Mais, au fond, je sentais bien que ce n'était pas vrai, que je me mentais à moi-même, que la dépêche ne dirait rien de tout cela... Enfin, je me décidai à passer dans ma chambre pour savoir une bonne fois à quoi m'en tenir...

Je sortis de la salle à manger lentement, d'un grand air d'indifférence ; mais quand je fus dans ma chambre, avec quelle rapidité fiévreuse j'allumai ma lampe ! Et comme mes mains tremblaient en ouvrant cette dépêche de mort ! et de quelles larmes brûlantes je l'arrosai lorsque je l'eus ouverte... Je la relus vingt fois, espérant toujours m'être trompé, mais, hélas ! pauvre moi ! j'eus beau la lire et la relire et la tourner dans tous les sens, je ne pus lui faire dire autre chose que ce qu'elle avait dit d'abord et ce que je savais bien qu'elle dirait :

— Il est mort ! priez pour lui !

Combien de temps je restai là, debout, priant, pleurant, me désolant devant cette dépêche ouverte, je l'ignore. Je me souviens seulement que les yeux me cuisaient beaucoup et que, avant de sortir de ma chambre, je baignai longuement mon visage ; puis je rentrai dans la salle à manger, tenant dans ma petite main crispée la dépêche trois fois maudite... Et maintenant qu'allai-je faire ? Comment m'y prendre pour annoncer l'horrible nouvelle à mon père, et de quel droit l'avoir gardée jusque-là pour moi seul ? N'eût-il pas mieux valu être allé droit à lui quand la dépêche était arrivée ? Nous l'aurions ouverte ensemble ; à présent, tout serait dit !... Or, tandis que je ruminais ces choses, je m'approchai de la table et je vins m'asseoir à côté de mon père, juste à côté de lui. Le pauvre homme avait quitté son livre et jouait avec la petite... Je voyais sa bonne figure, que la lampe éclairait à demi, s'animer et rire par moments, et j'avais envie de lui dire :

— Oh ! non ! ne riez pas, je vous en prie...

Alors, comme je le regardais ainsi tristement, mon père leva la tête... Nos regards se rencontrèrent, et je ne sais pas ce qu'il vit dans le mien, mais je sais que sa figure se décomposa tout à coup, qu'un grand cri jaillit de sa poitrine, qu'il me dit d'une voix à fendre l'âme : " Il est mort, n'est-ce-pas ? " que je tombai dans ses bras en sanglotant, et que nous pleurâmes ainsi longuement, éperdus dans les bras l'un de l'autre, tandis que, près de nous, la

petite jouait avec la dépêche, l'horrible dépêche de mort, cause de toutes nos larmes !...

Ce que je vous conte là s'est passé voilà longtemps... Hélas ! voilà longtemps qu'il est couché dans l'affreux cimetière de Narbonne, mon pauvre abbé que j'ai tant aimé. Eh bien ! le croiriez-vous ? encore aujourd'hui, lorsque je reçois une dépêche, je ne l'ouvre jamais sans un frisson de terreur... Il me semble toujours que je vais lire qu'il est mort et qu'il faut prier pour lui.

ALPHONSE DAUDET.

BULLETIN SOCIAL

LETTRE PASTORALE

DE

S. G. MONSEIGNEUR OLIVIER-ELZÉAR MATHIEU

ARCHEVÊQUE DE RÉGINA

Au clergé séculier et régulier, aux communautés religieuses et aux fidèles de l'archidiocèse de Régina, Salut et Bénédiction en Notre-Seigneur.

Nos Très Chers Frères,

Dans la pensée de l'Église, le temps du carême doit être pour tout chrétien le temps par excellence de l'examen de conscience, c'est-à-dire le temps d'une attentive et rigoureuse revue de la vie en face de la loi divine et des devoirs d'état de chacun.

C'est pour cela que, désirant le salut de vos âmes, nous venons vous prier de vouloir bien méditer sur l'excellence d'une vertu dont la pratique donne la paix sur la terre et conduit au bonheur du ciel.

*
* * *

Il y a dans le langage humain un mot qui résume toute la vie chrétienne, un mot tellement saint que Dieu lui-même a voulu se définir par lui, tellement doux qu'il se porte instinctivement aux lèvres de celui qui implore et de celui qui a pitié. C'est le mot béni de *charité*. La charité ! Voilà le lien principal qui unit l'homme à Dieu et les hommes entre eux ; c'est le rayonnement de Dieu dans les âmes, les éclairant de sa lumière et les réchauffant de sa chaleur, c'est Dieu lui-même communiquant en quelque sorte aux âmes justes quelque chose de son essence ; c'est la voie la plus directe pour nous conduire au

ciel ; c'est la quintessence de tout ce qui est bon et bien ; c'est ce qui résume toute religion, toute piété. L'apôtre saint Paul l'affirme : *plenitudo legis dilectio*.

Toutes les vertus assurément sont grandes et belles, dignes de nous attirer et de nous séduire ; mais la charité est d'un éclat et d'une beauté incomparables ; elle est véritablement comme un soleil dont l'éblouissante lumière fait pâlir tous les autres astres, *solis instar, sola regnat charitas*.

Saint Thomas l'appelle : " la vertu par excellence, *virtus excellentissima*." Les saints Pères l'appellent la Reine des vertus parce qu'elle les domine toutes comme une reine grande et honorée domine tous ses sujets. Nous pouvons dire d'elle ce que l'Église dit de la sainte Eucharistie : Ne craignez pas de faire tout ce que vous pourrez pour l'exalter, parce qu'elle est au-dessus de toute louange et que vous êtes incapable de la louer comme il convient.

*
* *

S'il y a une scène touchante dans les annales de la primitive Église, c'est bien celle qui se passait à Ephèse, lorsque saint Jean, déjà tout cassé de vieillesse, se faisait porter par ses disciples dans l'assemblée des fidèles et ne cessait de leur répéter : " Mes enfants, mes bien chers enfants, aimez-vous les uns les autres." Et c'était tout le discours qu'il leur faisait. Et comme les fidèles lui témoignaient leur surprise qu'après avoir écrit de si belles pages, il n'avait pas d'autres paroles à dire, il répondait : " C'est que c'est le commandement du Seigneur et que, s'il est observé, à lui seul il suffit, *si solum fiat sufficit*."

Quelle parole ! Ainsi donc, pour plaire à Dieu, la piété ne suffit pas ; la pureté, la pénitence, l'humilité ne suffisent pas. Tout cela sans doute est quelque chose ; mais le grand signe qu'on aime Dieu, c'est d'aimer le prochain.

Et cette doctrine, c'est Jésus-Christ lui-même qui l'avait mise au coeur de son disciple bien-aimé.

Un jour, un docteur de la loi s'approcha de Jésus et lui demanda quel était le plus grand commandement de la loi de Dieu. Jésus lui répondit : " Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton coeur, de toute ton âme, de toutes tes forces. Tel est le plus grand et le premier commandement. Mais le second lui est semblable absolument : tu aimeras ton prochain comme toi-même."

A une seule interrogation, observe saint Thomas, Jésus-Christ fait deux réponses. On lui demande de citer le plus grand commandement et il en cite deux. Pourquoi cela ? C'est pour nous montrer que ces deux commandements sont inséparables, qu'ils ne peuvent aller l'un sans l'autre, qu'il est impossible

d'aimer Dieu vraiment sans aimer son prochain ou d'aimer vraiment son prochain sans aimer Dieu, que ces deux commandements en réalité n'en font qu'un.

Et ce commandement, Jésus ne cesse de le répéter durant sa vie, afin de nous montrer combien son accomplissement lui va au cœur ; il en fait son commandement à lui, *meum*, celui qu'il désire par-dessus tout voir pratiquer par ses disciples. Il le donne souvent comme le signe caractéristique auquel il veut qu'on les reconnaisse en ce monde.

Pour nous amener à l'observation de son précepte, il nous prend par l'intérêt, en disant : "Je me servirai de la mesure dont vous vous serez servi envers votre prochain." Quel stimulant à l'amour du prochain ! Plus nous aurons donné généreusement, plus Dieu nous donnera ; plus nous aurons pardonné, plus il nous pardonnera.

Dans cette belle prière qu'il nous a lui-même apprise et que nous ne saurions trop souvent répéter, le Pater, ce n'est pas comme particulier mais comme membre de la grande famille humaine qu'il nous fait prier. Il nous fait dire *Notre Père* et non pas *mon Père* ; donnez-nous *notre pain* de chaque jour et non pas *donnez-moi* ; *pardonnez-nous* nos offenses comme *nous pardonnons* à ceux qui nous ont offensés ; et non pas *pardonnez-moi* ; et ne *nous* laissez pas succomber à la tentation mais *délivrez-nous* du mal et non pas ne *me* laissez pas succomber à la tentation et *délivrez-moi* du mal.

Il nous fait employer la formule du pluriel toujours, même dans les choses qui sont de première nécessité au point de vue naturel comme au point de vue surnaturel, le pain et la grâce afin de nous montrer que nous ne devons jamais séparer notre sort de celui de nos frères.

Et la veille de sa mort, à ce moment suprême où toute recommandation revêt une si solennelle importance même pour les hommes ordinaires, quelle est celle qui tombe des lèvres de l'Homme-Dieu ? Toujours la même chose : *hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem* ; voici quel est mon précepte, celui que je vous laisse comme suprême recommandation, avant mon départ : c'est que vous vous aimiez les uns les autres."

Il ne s'agit pas d'aimer seulement ceux qui, par leur position ou leur crédit, peuvent nous être utiles, d'aimer dans certaines personnes l'esprit, les talents, les charmes extérieurs ; d'aimer ceux qui contribuent à nous rendre la vie douce et agréable ; d'aimer les âmes droites, les cœurs bons, les âmes pour lesquelles on est l'objet d'un certain culte ; d'aimer ceux qui procurent des consolations et qui jamais ne donne lieu à aucune contrariété ou au plus léger ennui. Les païens pratiquaient cette cha-

rité. Il s'agit d'aimer ceux qui déplaisent non moins que ceux qui plaisent, les ennemis non moins que les amis.

Écoutez notre divin Sauveur qui nous dit :

“Aimez vos ennemis ; bénissez ceux qui vous maudissent ; faites du bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et descendre sa pluie sur les justes et les injustes. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains n'en font-ils pas autant ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens n'en font-ils pas autant ?”
(MATT. V, 44-48.)

Mais le Fils de Dieu ne s'arrête pas encore là. Dans la prière qu'il adresse à son Père il ne se contente pas de dire que la charité sera la marque de ses disciples, il veut encore qu'il y ait une union si parfaite entre eux que cela convainque le monde de la vérité de sa mission : “Je ne prie pas seulement pour eux, dit-il, mais aussi pour tous ceux qui croiront en moi par leur ministère et je vous demande qu'ils ne soient qu'un ; que, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et que je suis en Vous, ils ne soient aussi qu'un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé.”

Ainsi l'union, l'union universelle, l'union de tous avec Dieu, l'union de tous en Dieu et jusqu'à l'unité la plus divine, tel est le vœu suprême du cœur de Jésus, tel est le prix de sa vie et de sa mort.

*
* *

Les Apôtres ont recueilli les paroles du divin Sauveur ; ils s'en sont inspirés et leurs épîtres nous exhortent à chaque page, que dis-je ! à chaque ligne, à l'amour du prochain.

“Qu'il y ait entre vous, recommandait instamment saint Pierre, union de sentiments, affection fraternelle, bonté compatissante, douceur miséricordieuse. Ne rendez jamais le mal pour le mal, l'injure pour l'injure ; bénissez au contraire.”
(I PET. III, 8.)

Saint Paul écrit aux Corinthiens (Chap. XIII) : “Ni le don des langues, ni le don de prophétie, ni les miracles, ni le martyre, ne servent de rien à quiconque n'a pas la charité. . . Je vous en conjure par le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il n'y ait pas de division parmi vous, mais soyez parfaitement unis dans un même esprit et un même sentiment.”

Il écrivait aux Ephésiens : “Accordez-vous dans l'unité d'un même esprit et d'un même sentiment. Ayez les mêmes goûts,

le même amour ; n'ayez qu'une âme, qu'une même vie, et mettez tous vos soins à conserver cette unité en reliant tout dans la paix." (ÉPHES. IV.)

Héritiers de la parole du Christ, héritiers de son œuvre, de son âme tout entière, les Apôtres s'en allèrent, parcourant la terre, versant à flots sur elle l'esprit du Maître, esprit de charité, de fraternité et d'amour.

Et le monde ouvrit son cœur à ces voix célestes comme l'œil s'ouvre après une longue cécité à la lumière qui lui est rendue, comme la terre s'ouvre, après les grandes ardeurs de l'été pour boire à longs traits les eaux que lui donnent les nues.

La doctrine de Jésus-Christ était en effet une doctrine nouvelle, *mandatum novum*. La charité est en effet une vertu que l'antiquité n'a pas connue ; c'est une fleur exquise que le paganisme n'a pu faire éclore et qui ne s'épanouit encore que sur le sol chrétien. Avant notre divin Sauveur, les hommes ne s'aimaient pas. Le riche n'aimait pas le pauvre qu'il regardait avec mépris, comme si la pauvreté eut été un vice ou un opprobre ; les philosophes n'aimaient pas l'homme inculte, ignorant ; les maîtres n'aimaient pas leurs serviteurs qui étaient des esclaves ; ils les traitaient comme de vils animaux. On fuyait les malades et toutes les misères humaines. On peut dire que le monde ancien était sans entrailles pour une partie considérable de l'humanité.

Comme elle fut nouvelle cette parole de notre divin Sauveur : "Aimez-vous les uns les autres ; car tous vous êtes les enfants du même Père qui est aux cieux ; tous vous êtes frères." Toutes ces tendresses que vous avez pour votre nature, toutes ces bontés que vous prodiguez à votre corps, tous ces soins, toutes ces délicatesses, cette patience et cet amour qui n'avient que vous pour objet, ayez-les encore, mais ayez-les pour tous les autres aussi, pour le plus grand et le plus chétif, pour le meilleur et pour le pire, pour l'ami et pour l'ingrat, aimez le prochain comme vous-mêmes.

Dociles aux enseignements qui leur étaient donnés, les premiers fidèles pratiquèrent la charité d'une manière admirable. Unis par les liens d'une même foi, des mêmes devoirs, d'une même espérance, ils ne formèrent qu'un cœur et qu'une âme. On vit alors pleinement réalisée sur la terre cette société parfaite que les génies les plus éclairés et les cœurs les meilleurs avaient à peine osé rêver.

Frappée d'un spectacle si ravissant et si beau, la société païenne, rongée par l'égoïsme et les vices qu'elle engendre, ne pouvait s'empêcher de s'écrier : "Voyez ces chrétiens, comme ils s'aiment." Et cet amour, cette charité amenait tous les jours à l'Église de nombreux disciples.—(A suivre.)